

Le Voyage à Nantes, une plongée fascinante dans les profondeurs de la Terre



Théo Mercier, " Fossil Opera", 2026. Esquisse © Théo Mercier

Le Voyage à Nantes, qui initie cet été un long cycle sur les éléments, explore la terre au fil d'un parcours dans la ville où, de Théo Mercier à Ali Cherri, des artistes sondent ses mythes et ses profondeurs cosmiques.

Nourricière, abîmée, réchauffée, en feu, soulevée, vue du ciel, entendue depuis ses entrailles, la terre qu'honore le nouveau Voyage à Nantes forme un réceptacle d'imaginaires et de gestes infinis dans le monde de l'art. Depuis que Sophie Lévy, ex-directrice du musée d'Arts de Nantes, a repris en janvier 2025 la direction générale de la manifestation artistique créée par Jean Blaise en 2012, le parcours dans les rues de la ville s'ajuste à une thématique aussi précise sur le fond qu'ouverte dans ses formes. Avant l'eau, l'air et le feu, c'est donc la terre qui ouvre les festivités d'une célébration quadriennale des éléments. Nouvelle dans son approche thématique, l'édition 2026 garde un parfum de continuité avec le modèle historique, à la fois par le choix toujours aiguë des artistes et l'errance urbaine au cœur de lieux familiers, et parfois inconnus, tels un jardin, un square ou une crypte. La terre " *est à la fois matière profonde et silencieuse et cosmos, puissance métaphorique dense et primordiale*", estime Sophie Lévy, qui, entourée de plusieurs chargées de programmation (Jenna Darde, Emmanuel Divet, Amélie Evrard...), a invité neuf artistes cette année : Théo Mercier, Ali Cherri, Edgar Sarin, Anne-Charlotte Finel, Caroline Méhauté, Barbara Schroeder, Louis Guillaume, Dominique Petitgand et Pierrick Sorin, local de l'étape.

Tous et toutes font de la terre le lieu de leurs propres obsessions (terrestres), la matière de leurs rêveries cosmiques et parfois comiques, comme chez Pierrick Sorin qui se représente en jardinier bizarre sur la façade d'une volière désaffectée du Jardin des plantes (son fameux personnage holographique). Si au fil du parcours,

d'un jardin à un centre d'art, d'une place à un musée, le thème général de la terre semble parfois un peu lointain, la manière plus ou moins directe dont les artistes en font usage est souvent l'occasion d'expériences plastiques saisissantes. La plus forte d'entre elles se concrétise place Graslin où Théo Mercier a imaginé une installation renversante, *Fossil Opera*, devant l'opéra : un paysage de catastrophe, de soulèvement de la terre, l'image d'une éruption chaotique en forme de vague de sable compacté dans laquelle s'échouent des voitures en perdition, comme un crash tellurique et civilisationnel. Tournant autour de cette "fiction sculpturale", dont l'étrangeté même nous semble familière, comme si elle contenait dans l'accumulation de ses débris et gravats l'image fantasmagorique de notre monde désolé, la prophétie d'une destruction en cours (le montage de l'oeuvre s'est d'ailleurs fait au moment même du tremblement de terre au Venezuela), le spectateur contemple sur cette place la scène d'une furie tellurique. Derrière laquelle se cache la folie humaine, celle qui fait mal à la terre en abusant de ses zones critiques.

À la dimension spectaculaire de la terre en colère, fait place juste à côté, place Félix-Fournier, une autre installation, plus conceptuelle, d'Ali Cherri, *La Machine du sacré*, où une grosse tête d'ange modelée en terre évoque un récit de Jules Verne autour de l'effondrement d'une cloche dans la basilique Saint-Nicolas. L'architecture évoque ici à la fois une ruine et une reconstruction en cours. Une autre image de la catastrophe, à laquelle le sacré lui-même (le ciel au-dessus de la terre) n'échappe pas. On retrouve d'autres pièces d'Ali Cherri au musée Dobrée, dont de magnifiques films, déjà vus (*The Watchman*, *Somniculus*), et une installation, *Champ/contrechamp*, toutes habitées par la question du regard, de la mémoire et de la manière dont on peut faire face à la réalité, ou la fuir.

La terre gronde décidément partout. Les magnifiques vidéos d'Anne-Charlotte Finel, projetées dans les cryptes de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, dévoilent des paysages inquiétants, sonorisés par le musicien Voiski, où coexistent infrastructures humaines et bestiaire méconnu, à l'image de la vidéo inédite, *Atlantique*, tournée sur les pistes d'atterrissage de l'aéroport de Nantes, au plus près de buses mobilisées comme agents d'effarouchement des autres oiseaux, pour ne pas gêner le trafic aérien. Une autre installation, strictement sonore et poétique, sans images, réalisée par Dominique Petitgand, *L'eau est là*, square Daviais, fait entendre à ciel ouvert des voix de Nantais-es qu'il a récoltées pour évoquer l'histoire du lieu autrefois marqué par la présence de l'eau ; à défaut de se voir, cette part manquante de la terre se convoque par le récit, dont l'artiste compose une sorte de rêverie balnéaire, de flottement sur (l'idée de) l'eau. Assis sur un banc du square, le visiteur se laisse porter par cette atmosphère acoustique ; une autre façon, flottante, d'écouter la terre.

Terre vue du ciel

Mais la Terre n'est-elle jamais aussi belle que lorsqu'on la regarde du ciel, comme l'ont fait les astronautes de la mission Apollo 8 le 24 décembre 1968, photographiant, pour la première fois, un *Lever de Terre* ? William Anders, auteur de ce cliché mythique, avoua : " nous avons fait tout ce chemin pour explorer la Lune, mais le plus important, c'est que nous avons découvert la Terre". L'exposition proposée par Marc Donnadiou à la Hab Galerie, *Interstellar - Ré-imaginer la Terre*, part de ce déplacement du regard et de cette aspiration à élargir nos espaces de vie. Mais comme le suggérait déjà le poète Novalis à la fin du XVIII^e siècle, " Nous rêvons de voyages à travers l'univers, mais l'univers n'est-il pas en nous ?" Cette tension entre l'infini ailleurs et l'infini en nous traverse le parcours qui commence avec le film iconique de Charles et Ray Eames, *Powers of Ten*, sur l'infiniment grand et l'infiniment petit.

De Caroline Corbasson à Constance Guisset, de Clara Imbert à Arthur Gosse, de Pauline Julier à Charlotte Charbonnel, de Caroline Le Méhaut à Hugo Deverchère, de Rebecca Bournigault à Anaïs Lelièvre, une vingtaine de plasticiens, photographes, vidéastes et designers ré-imaginent la Terre en explorant des espaces "

interstellaires" : entre les étoiles, comme entre les formes, tous et toutes expérimentent des modes d'existence et de regard sur notre condition, terrestre, cosmique, entre science et sacré, pesanteur et suspension. On s'y perd un peu, à la mesure de ces voyages dans l'espace, mais aussi de nos expériences au sol, parfois bien perchées. Errant au cœur d'images, de sculptures et d'installations traversées autant par des dimensions scientifiques que par les envolées poétiques et métaphysiques, le visiteur mesure dans l'incertitude de son regard même combien le réel n'est plus si certain, et que l'au-delà est à portée de main. Le Voyage à Nantes est bien un voyage au centre de notre terre mentale.

" La Terre", Le Voyage à Nantes, jusqu'au 6 septembre

Inter Stellar - Ré-imaginer la Terre, *Hab Galerie, jusqu'au 27 septembre*